

B U L L E T I N

N° 1 8 3

=====
=====
=====

**RÉPONDONS À L'INVITATION
DE LA SECTION "SO" :**

BRANTÔME
PÉRIGUEUX — DRADOUR VGL.

"Si l'on aime vraiment son prochain, son frère, comment ne pas reconnaître sa dignité, respecter sa liberté, partager avec lui son pain et sa barre de chocolat, en lui faisant le plus gros morceau comme on nous l'apprenait à l'école..." ()*

Oui, c'est ainsi que tu as été élevé par ce vieux savant, instituteur dans ton village, qui t'emmenait avec tes camarades en promenade dans la campagne. Le jeudi, on prenait une bicyclette et d'en haut de la prochaine côte on découvrait soudain la plaine, son harmonieux valonnement, un scintillement de ci, de là, du fleuve lent, paresseux, pas pressé du tout d'aller à la mer. Alors, on mettait pied à terre, on tirait du sac un bout de miche encore chaude du four, au centre duquel fondait presque la barre de chocolat qu'avait fourrée là-dedans la maman affectueuse et pleine de maternité. Mais il y avait aussi ce copain malingre, plutôt mal fagoté, dont le papa était mort à la guerre. Il n'avait pas de pain. Il n'avait pas de chocolat. Il n'avait qu'une courge séchée et vidée, une gourde dans laquelle il avait mis de l'eau de la fontaine du centre du village face au clocher de l'église, l'eau rafraîchissante, merveilleusement. Et nous partagions.

Plus tard, tu as été au maquis du Périgord. Un paysan, au mépris du danger qu'il courrait, t'a offert son lit. Tu étais las de ce combat sous bois contre l'occupant, qui n'en finissait pas et qui recommençait chaque matin. Lui, il est allé coucher dans le foin. On avait parlé du bonheur de jadis, on a parlé de liberté en sirotant la petite goutte d'alcool que contenait un de ces gobelets rustiques à verre épais, qui supportait bien la chaleur du café. Mais on n'avait plus de café. Seulement du vin, un peu de pain et quatre oeufs. Et nous partagions.

Nous retrouverons cette fraternité dans ce "Sud-Ouest" qui est le nôtre en partage, parce que toute la France est à nous ; c'est notre Patrie. Les fusillés et les martyrisés de cette région - où nous sommes conviés - que nous honorerons par des cérémonies pleines de respect et de dignité, sont nos camarades de combat. Répondons à l'invitation, généreusement. La joie et l'amitié, nous les partagerons.

(*) Jean Pouget "Bataillon R.A.S. Algérie"
(Presses de la Cité - P. 342)

CARNET NOIR

Nous présentons nos condoléances à

- Monsieur et Madame Raymond WINTER ("La Maintelonnière" - BRETONCELLES - 61110 REMALARD), qui ont perdu leur maman âgée de 85 ans le 1er janvier 1982.
- Monsieur Adolphe PROVOT (57 Dudweilerstrasse - D 6603 SULZBACH NEUVEILER - RFA)

DISTINCTIONS

La Médaille d'Or du Travail a été attribuée à notre camarade Jean-Pierre BURGER "pour 43 années de labeur, dont l'épopée B.A.L. ne fût pas la moins exhaltante". (50 rue Ziegelfeld - 67100 STRASBOURG)

Notre camarade Camille MARING, Vice-Président de l'Amicale et membre du Comité Central, a été nommé Chevalier dans l'Ordre National du Mérite pour 39 ans de services civils et militaires (J.O. du 07.01.1982). (19 Grand Rue - LORRY LES METZ - 57050 METZ)

La même promotion au titre du Ministère de l'Intérieur et de la Décentralisation a été attribuée après 45 ans de services publics et militaires à notre camarade Georges TESSIER, Directeur de la Coordination et des investissements à la Préfecture (7 avenue de Novel - H.L.M. - 74000 ANNECY). Le "Progrès" du 09.01.1982 ajoute que le récipiendaire âgé de 61 ans a débuté sa carrière administrative à Metz en 1938. Expulsé en Août 1940 par les autorités allemandes, il a rejoint la préfecture de la Haute-Savoie, département dont il est originaire et y a accompli sa carrière, qui ne fut interrompue que par une seule absence : la libération faite au titre de volontaire dans les rangs de la brigade "Alsace-Lorraine" que commandait André Malraux. Il préside la Section Savoie de la B.A.L.

Notre camarade le Docteur André GAUSSEN (24190 NEUVIC SUR L'ISLE) de la Section SO, a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur le 22 octobre 1981 par M. Maurice Plantier ancien Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre. "Cette manifestation, très simple, entre amis dont le Commandant Gantois, s'est néanmoins déroulée en présence de M. Philippe De Gaulle" (Réf. La République des Pyrénées - ARTIX, le 23 octobre 1981). Une photo de R. Laza montre MM Gausсен, l'Amiral, Plantier, Cazalet et "le colonel Gandoin chef du récipiendaire dans la brigade Alsace-Lorraine dont faisait aussi partie André Malraux."

Notre camarade Camille NABOULET (1 rue Georges Saumande - 24310 BRANTÔME), Ancien du Commando "VALMY" a été distingué par "la Médaille Communale de Vermeil, récompensant trente-six années de mandat municipal à Brantôme... Au nom du Ministre de l'Intérieur et de la Décentralisation, Me Alain Bonnet, Maire de Brantôme depuis 1965, a retracé la carrière de M. Naboulet, désigné pour la première fois comme conseiller municipal dès octobre 1944 par le Comité de Libération, présidé par le Docteur Devillard. Ce choix a été ratifié par les électeurs en 1945 et depuis cette date il a siégé sans interruption au Conseil Municipal..." (Réf. Sud-Ouest du 11 février 1982).

Notre camarade de la Section SO René CHARBONNIER (Route de Bordeaux - La Prunerie - MARSAC - 24430 RAZAC SUR L'ISLE), ancien de "VALMY", titulaire du Diplôme d'Honneur de la BAL, a fêté ses noces d'or avec Madame Gaudeau. "Les deux époux restèrent vingt ans à Brantôme où ils tinrent un restaurant. Puis, après avoir passé quinze ans à Périgueux, ils se sont retirés à Marsac." (Réf. Sud-Ouest du 12 février 1982).

Notre camarade Paul ERNST (8 rue des Jardins - 68800 THANN), Directeur des sociétés "Thann et Mulhouse" et "Potasse et Produits Chimiques de Thann" a été nommé au grade de Chevalier dans l'Ordre National du Mérite. Notre camarade remplit encore d'autres poste, ce qui explique que la "vie BAL" est fort difficile pour lui, cependant qu'il n'oublie pas ses compagnons d'arme : "En effet, il est vice-président de la Chambre syndicale des industries chimiques du Haut-Rhin,

membre titulaire de la Chambre de Commerce et de l'Industrie de Mulhouse, conseiller prud'hommes à Thann, vice-président de l'association alsacienne des usagers industriels de l'eau, président de l'association des riverains industriels de la Thur, président de l'association patronale interprofessionnelle de la région de Mulhouse (APIREM), membre du comité du groupement patronal des industriels du Haut-Rhin. M. Paul Ernst est également titulaire d'un doctorat (3 cycles) en Sciences sociales du Travail à la Faculté de Droit de Strasbourg (thèse sur la protection du salarié de droit commun contre le licenciement individuel dans le droit du travail de la RFA). " (L'Alsace)

Nous avons relevé avec plaisir le nom de notre ami Roger HUSSON (Ets UGINE KUHLMANN - 57260 DIEUZE), membre de la Section M, promu au grade d'Officier des Palmes Académiques.

Nos vives félicitations !

ADRESSES

Le Vice-Président National de notre amicale Roger DEDOYARD nous signale son nouveau numéro de téléphone professionnel :

(26) 68.52.22 au Palais de Justice de Châlons s/ Marne à n'employer qu'aux heures de bureau les mercredi et jeudi seulement où il remplit les fonctions de Vice-Président du Tribunal de Grande Instance ayant partiellement quitté Epernay

où son numéro privé reste cependant (26) 51.95.30

SOUHAITS DE BONNE ANNEE

Les membres de l'Amicale adressent leurs meilleurs voeux de bonheur et de prospérité : Le Général d'Armée JACQUOT (Président d'Honneur), les présidents honoraires DOPFF, DIENER et METZ, le Président National HOUVER, les vice-présidents DEDOYARD et MARING et les membres du C.C., les président des sections et leurs comités, les camarades ci-après nommés, dont les noms de certains ont peut-être été omis (ce qu'il voudront bien excuser) : Mmes COLLAINÉ Benjamin, GAUBERT Ghislaine, PFOHL Charles, SCHREIBER Xavier, VENTURELLI Robert ; MM BALOUT Noël, BENTZ Henri, BERGDOLL Raymond, BITSCHENE Jean, BLAES Julien, BOCH René, BRULLARD René, BURGER Jean-Paul, DU CHATELLE RESIE Gérard, CHILLES Julien, DENZER René, DORIGNY Georges, ERNST Paul, GERHARDS Godefroy, GROTZINGER Joseph, HAESSIG Frédéric, HAUMESSER André, HAUTER Jean-Paul, HERRBACH Lucien, HOLBEIN Raymond, Dr JACOB André, JAEGER Pierre, KESSLER Paul, KIENY François, KOPF Auguste, LAMBERT Hugues, LEITZ Antoine, LIBOLD Julien, LUTRINGER André, MAROTEL Henri, MARTIN René, MASSERAN Louis, MASSON Livier, MEYER Paul, MULLER Marcel, OFFENSTEIN Marc, PAULUS Jean, PICARD Marcel, PILLOT Pierre, PLEIS Charles, PORCHER Jacques, PUYPELAT Jean, SAMSON Marcel, SEGER Jean, SEILER Frédéric, STABLER Charles, STEPHAN François, SCHLUMBERGER Alfred, SCHMITT Georges, SCHNEIDER Maxime, SCHOULER Marcel, SCHUH Alphonse, TESSIER Georges, THIELEN Guillaume, WESPY Fernand, WINLEN Gaston, WINTER Raymond, ZUNDEL Jean-Jacques.

INFORMATIONS

Secours sociaux : des secours sont accordés aux membres de la Légion d'Honneur et de l'Ordre National du Mérite et aux Médailleurs Militaires, à leurs veuves et orphelins, lorsqu'ils se trouvent dans une situation difficile (décès, maladie, accident, ressources insuffisantes) d'un montant moyen de 750,- francs par an et dans les conditions suivantes : être âgé de plus de 65 ans et avoir moins de 24.000,- francs de ressources annuelles (28.000,- pour un ménage). Le budget global pour 1982 est fixé à 123.000,- francs.

Traitements : des membres de l'Ordre National de la Légion d'Honneur décorés à titre militaire : Grand Croix = 240,- francs, Grand Officier = 160,- francs, Commandeur = 80,- francs, Officier = 40,- francs, Chevalier = 20,- francs par an. Celui des Médailleurs Militaires est de 15,- francs par an.

Effectifs au 01.01.1981 des membres de la Légion d'Honneur : Grand Croix = 73, Grand Officier = 594, Commandeur = 6.335, Officier = 49.489, Chevalier = 197.834, soit 254.325 dont 142.323 avec traitement. Dans l'Ordre National du Mérite : Grand Croix = 106, Grand Officier = 337, Commandeur = 4.367, Officier = 23.503, Chevalier = 101.012.

Maisons d'éducation de la Légion d'Honneur : elles sont réservées aux filles ou petites-filles de Légionnaires français (enseignement du second degré identique à l'Education Nationale). Elles furent instituées en 1805 par Napoléon Ier et placées sous l'autorité du Grand Chancelier.

CONTACTS AVEC LE MINISTRE DES ANCIENS COMBATTANTS

Etant donnée son origine, un certain nombre de nos camarades lorrains ont des contacts assez fréquents avec Monsieur le Ministre Jean LAURAIN au sujet de problèmes du monde combattant, dont les Incorporés de Force dans l'Armée Allemande, les Résistants et probablement l'attribution de récompenses... Voici quelques informations intéressantes :

- Le 21 octobre 1981 Monsieur LAURAIN est intervenu auprès du Ministre des Armées Charles HERNU concernant le levée de la force usion frappant l'attribution de la Médaille des Evadés (Art. 6 de l'Ordonnance du 6 juillet 1944) et a obtenu que par décret N° 81-1156 du 28.12.1981 (JO du 31.12.1981) les associations d'Anciens Combattants et Prisonniers de Guerre bénéficient de cette levée de la forclusion ;

- En ce qui concerne l'incendie volontaire d'installations du Mémorial de la Déportation de Natzwiller-Struthof commis dans la nuit du 12 au 13 mai 1976 et les attentats par explosif commis aux mois de mars et septembre 1981 contre la Croix du Staufen à Thann, l'Etat se porte partie civile dans la procédure d'information ouverte au Cabinet du Juge d'instruction de Mulhouse ;

- Le 8 mai a été réinscrit au calendrier des manifestations nationales ;

- Le retard de 14,26 % pris par les pensions militaires d'invalidité a été reconnu officiellement, le rattrapage devant intervenir en trois ans ;

- Le contentieux alsacien-lorrain verra un commencement de solution au cours de 1982, d'un côté par la création d'une mission inter-régionale à Metz avec une antenne à Strasbourg dont la mission est "d'étudier les moyens les plus aptes à régler l'ensemble des problèmes d'Alsace-Moselle, c'est-à-dire ceux que posent les "Malgré Nous" et les patriotes réfractaires à l'occupation (PRO) dans un cadre décentralisé qui accroîtra d'une façon très importante son efficacité" et d'autre part l'installation à Strasbourg de la fondation "Entente Franco-Allemande" de droit local qui devra "recueillir les fonds versés par la RA⁵ pour indemniser les incorporés de force dans l'armée allemande".

- "1982 verra aussi la mise en place et les premiers pas de la Commission de l'Information Historique pour la Paix... Sa finalité sera à travers la recherche et la diffusion des connaissances historiques de prévenir les guerres et d'entretenir la vigilance quotidienne"... (Allocution de Monsieur Jean LAURAIN du 13.01.1982).

Documentation transmise à l'Amicale par le Vice-Président DEDOYARD le 21.01.1982.

INFORMATION

L'Office Municipal de la Culture et des Loisirs de LANGRES (Haute-Marne) a rendu un hommage à André Malraux en consacrant à sa vie et à son oeuvre une exposition (du 13 mars au 10 avril 1982) où la BAL a sa place. La section BR y a contribué en envoyant la plaquette de 1978.

CEUX QUI SECOUENT LEURS PUCES

Il y a d'abord tous les camarades qui ont échangé leurs vœux de bonne santé de bonheur et de prospérité, tentant ainsi de conjurer le mauvais sort et la crainte de voir la paix et la liberté s'envoler au cours de cette nouvelle année 1982. Il y a ensuite ceux qui n'ont pas pu écrire parce que la maladie les immobilise. Et de plus en plus, ces autres qui nous furent chers et que nous ne pouvons oublier, qui n'écriront plus jamais.

Il faut donc que chacun envoie pour notre bulletin ses souvenirs, son carnet de route, le fruit de ses réflexions et la relation de ses rencontres amicales.

* * *

Un exemple tiré d'une lettre du 13 octobre 1981 vous montrera le chemin à suivre : ...*"J'essais, depuis plusieurs années, de mettre un point final à un livre de souvenirs, mais sans y parvenir, le temps que j'aimerais y consacrer étant toujours pris par autre chose..."* Avec un peu de chance nous lirons tous ce document avant qu'il ne lui arrive d'écrire ces "Derniers Mots", qu'un autre camarade a laissé sur son pupitre :

"Laisse tes gribouillis ce soir et vas te reposer. Oui ! Tu as raison, car mon cœur trahit la vie. Il m'avertit de la fin. Il n'y a rien à rire en cela, car j'ai encore tant à faire que l'angoisse me gagne. Mes jambes déjà sont froides. Ma main ne forme plus l'écriture, ce signe et ce symbole de ma pensée. Ne vois-tu pas que les lettres se détachent les unes des autres en désobéissant à la règle vieille de mes premières années, alors que j'en apprenais la forme, les pleins et les déliés, puis la manière gothique, décorative, calligraphique. L'âge a fini par leur donner un aspect familier grâce à la plume et à l'encre qui en coule, souvent irrégulièrement. Ce stylo doit être cardiaque, j'en jurerais.

"Et voici que s'accroît la révolte, parce que le froid gagne le bout de mes doigts, qui tremblent un peu et se raidissent contradictoirement à ma volonté. Ils ne veulent plus m'obéir, alors que je les force à faire courir l'or sur ce mauvais papier, qui lui arrache sa substance noire et fluide : je mets de l'eau dans mon encre de chine, comme d'autres en ajoutent trois gouttes au vin qu'ensuite ils consacrent. Je n'ai jamais rien béni, parce que je n'en suis ni digne, ni capable, mais fort médiocre, parfois orgueilleux et souvent prétentieux.

"Ce soir donc est venue l'heure des confrontations avec la réalité. Autour de moi sont des livres de grands écrivains. Ils demeureront inertes tant qu'aucun œil ne les lira en en projetant les idées dans un cerveau éclairé. J'ai toujours été inquiet de connaître si les autres, ou quelques autres m'écriraient un jour la vérité sur mes propres pensées, car la communication entre hommes, quoiqu'on en ait raconté, reste aussi mystérieuse que celle des animaux et des plantes, des infiniments petits aux microcosmes, de la lumineuse éternité divine à l'intelligence la plus cultivée humaine. Ces signes conventionnels que je te dédies en mourant ne demeureront en fait, ô combien tu as raison, que des gribouillis, que je te laisse." P.M.

* * *

Mais voici du concret : ...*"Il arrive parfois des choses agréables, autant qu'inattendues. Ainsi, ai-je eu le plaisir, en mai dernier, de recevoir quelques jours chez moi le Capitaine Peter Lake, alias "Jean-Pierre" et sa charmante épouse, grâce à un renseignement recueilli par mon frère au cours d'un voyage en Dordogne. Jean-Pierre avait été envoyé au Camp Ancel par l'armée britannique pour nous initier à la guérilla..."*

"Puis récemment, j'ai retrouvé par le même canal le Capitaine "Marc", officier français engagé dans l'armée anglaise et parachuté chez nous pour des missions de liaisons et d'organisation de l'armée secrète. Il se trouve que Marc Gerschel demeure à deux pas de chez moi depuis de nombreuses années... C'est un homme extraordinaire, résistant depuis fin 1940, alors qu'il était

étudiant à Clermont-Ferrand, co-fondateur du réseau et du journal "Franc-Tireur", titulaire de trois certificats de licence d'histoire en France, de deux aux Etats-Unis et occupant actuellement ses loisirs de retraite à écrire l'histoire de la guerre de 1870. Mais les propos que nous échangeons portent surtout sur la période de la Résistance pour laquelle nous sommes bien d'accord, l'un et l'autre, pour reconnaître qu'elle représente pour nous une belle aventure de jeunesse avec tout ce qu'elle comportait de baroque...

"La montée sur le front des Vosges et d'Alsace n'était que la suite logique de l'épopée périgourdine et nous y attachons beaucoup moins d'importance. En clair, cela signifie que nous sommes plus heureux de notre qualité de résistants que du qualificatif d'anciens combattants. Car pour ce dernier titre, la raison de notre présence dans l'Est de la France est, très certainement, premièrement qu'il était normal de poursuivre ce qui avait été engagé et, deuxièmement, que nous avons peut-être pris goût à la chose. Ce ne sont là que des points de vue n'engageant que ceux qui les expriment, le temps écoulé autorisant difficilement les intéressés à se maintenir dans l'état d'esprit qui fut le leur à l'époque donnée..." MONTROUGE

* * *

Aux Anciens de "Verdun" : "Plusieurs anciens de la B.A.L. et notamment notre ami Bentz, m'ont demandé de résumer la naissance et les activités de la Compagnie VERDUN. Pour rapporter des faits avec autant d'exactitude que possible, il faudrait que les survivants que nous sommes, et qui seront encore moins nombreux demain, aient la gentillesse de me signaler quelques souvenirs : un nom, un lieu de cantonnement avec si possible des dates précises, quelques détails sur un engagement, l'indication d'une section avec des noms, d'un groupe complet si possible avec la date, une bonne histoire de l'un ou de l'autre... N'oubliez pas, surtout, que nous avons tous beaucoup "oublié", aussi le plus petit détail, même isolé, me sera précieux. Pas de lettre. Quelques mots à l'adresse suivante :
Alphonse Georges PEIFFER - 2 rue de la Brigade Alsace-Lorraine -
57170 CHATEAU SALINS (alias Lieutenant BERNARD, Compagnie VERDUN)

* * *

Ce bulletin a pour mission de maintenir le contact entre anciens. Il l'a fait fidèlement depuis 1947 : à chacun de ses lecteurs de l'alimenter en récits évoquant le passé ou traçant l'avenir ; il suffit d'un peu de courage.

LA POLOGNE

Il faut que nous en parlions. Depuis la nuit du 13 décembre 1981, le temps a effacé progressivement le drame que vécurent les Polonais. Mais en Alsace, nous y restons sensibles parce que nous jugeons à travers le peuple qui s'est établi dans nos bourgades depuis de longues années et qui est devenu français, après avoir souffert, tout là-bas à l'Est, de l'envahisseur, de la déportation et de l'extermination. Aujourd'hui, dans ce pays du bloc soviétique, après une lueur de liberté, voici la famine, la prison et la remise en question. Il s'y passe trop de choses que nous ne comprenons pas et qui nous sont cachées par une politique déroutante.

Géographiquement la Pologne est un passage stratégique pour les armées, qu'elles viennent de Russie blanche ou des pays rhénans. Pour la sauvegarde, ainsi que pour une éventuelle avancée de l'U.R.S.S. vers l'Ouest, il faut que cette immense plaine demeure disponible pour la manoeuvre défensive ou offensive. Ceci est l'aspect militaire historique, qui frappe le plus, en particulier ceux des nôtres qui ont vécu ce type de bataille, alors qu'on les obligeait à combattre sous l'uniforme maudit ou qu'on les internait dans des camps de sinistre mémoire.

On assiste d'autre part à un coup d'arrêt porté aux droits sociaux nouvellement conquis par les travailleurs et les catholiques. En Pologne, on ne saurait séparer ces deux forces s'opposant à l'idéologie marxiste ; celle-ci se sent menacée par cette autre conception des droits de l'homme, fraternelle, solidaire, pacifique, plus spirituelle que matérialiste. Ce devrait enfin être une tentative de redressement économique intérieur à laquelle seuls peuvent répondre les Polonais eux-mêmes. Sont-ils sur le chemin de la réussite ?

Il faut croire en un miracle.

P.M.

"La mort de la femme aimée, c'est la foudre"

André MALRAUX

Dans le dernier numéro nous avons lu deux façons différentes d'apprécier une vie, dont, après tout, nous ignorions tout. En effet, avions-nous le temps de nous préoccuper des antécédents de nos compagnons d'armes ? L'eussions-nous fait, que la guerre durerait encore, car nous n'aurions jamais décidé de nous réunir en unités de combat sous les ordres de chefs ne portant pas leurs vrais noms et ne se livrant pas à notre examen politique, militaire ou simplement humain. Nous nous serions vite aperçus de leurs faiblesses morales, physiques ou intellectuelles et alors se serait posé un tas de questions. Soit dit entre nous, elles ne méritaient certainement pas de réponses, du moins de réponses sensées. Or, aujourd'hui tout a changé. Nous avons le temps de méditer et de médire, car nous sommes devenus curieux du passé...

Dans un train traînait une revue féminine. Une jolie femme avait dû l'abandonner, car seule une jolie femme lit de ces revues. Les autres s'en moquent, puisqu'elles n'ont rien à conserver, ni à démontrer, ni à conquérir. Elles sont sages, car elles savent que les fards et les fonds de teint ne modifient en rien leur caractère, leurs envies et leurs désillusions. Il paraît que l'habit fait le moine : pas chez la femme, car celle-ci ne triche jamais avec elle-même. Un fard rose devient carmin sous le coup du bonheur et un ocre vire au vert dans la rage : il vaut donc mieux rester nature. Dans ce magazine était écrit :

"Deux femmes surtout ont aimé André MALRAUX, dans sa jeunesse, et il les a entraînées dans sa légende. Deux femmes aussi différentes qu'on peut les rêver, et qui, chacune, incarnait une étape de sa vie. Clara la brune et Josette la blonde : deux archétypes de la féminité. L'une est petite, plutôt maigre : une élégance sèche. L'autre est une walkyrie : longue, charnue, sensuelle. L'une est une intellectuelle, sombre au moral comme au physique, et se plaît en compagnie des gens de lettres, des artistes, des intellectuels. L'autre éclate de joie de vivre, a toujours faim ou soif, et préfère à Paris la campagne ou la mer. Clara est juive. Josette est catalane. L'une est compagne surtout pour l'intelligence, l'autre pour la tendresse..." (1)

Et allez-donc ! Et puis il y a des sous-titres suggestifs, qui feraient pâlir l'aumonier et rougir le commandant : *"Il aimait faire l'amour le matin."* *"MALRAUX était un monogame, un monogame successif."* ça, c'est intéressant, belle formule, n'est-ce pas ? Et pratique. Bel exemple. Vraiment, le "Berger" des Brigades Internationales et de l'Alsace-Lorraine était-il cet homme, qui pouvait fuguer pour une femme ? *"Un mariage civil avait été célébré le 28 octobre 1921"* (avec Clara) auquel succéda une liaison d'abord intermittente jusqu'en 1936, car depuis 1932 MALRAUX avait rencontré Josette CLOTIS (2) avec laquelle il vivait un amour *"sous le signe de la clandestinité"*... Josette avait noté :

..."En dehors du fulgurant instant de l'amour... il aime faire l'amour volontiers. Il aime faire l'amour simplement. Puis il noue ses bras autour de mon corps, sa joue contre ma joue, nous ne bougeons pas plus que deux brins d'herbe... Il y aura bien une question posée sur les étranges moeurs asiatiques

de cet homme à la célèbre froideur, ce nerveux sanguinaire, ce démoniaque, dont il n'est pas prouvé qu'il n'ait pas été un peu homosexuel. J'écris à une époque où il fait joyeusement l'amour, avec un jeune corps qui n'a jamais été plus vivant, ni peut-être plus heureux !"

Les bras vont en tomber à plus d'un ancien compagnon de ce "Berger" froid, austère, misogyne, mystérieux, fumant cigarette après cigarette sans utiliser ni briquet ni allumette, arpentant la pièce où il préside au briefing de ses officiers d'une large enjambée toujours renouvelée après un arrêt au cours duquel fuse une idée lumineuse (3). Ce chef était-il habité par un intense amour qui le faisait souffrir atrocement ? Est-ce bien celui-là qui se promenait au haut des Vosges entre les bruyères naines et parmi les souches d'arbres abattus à la recherche d'une balle ennemie, qui mettrait fin à sa chevauchée chevaleresque de libérateur d'Alsace en puissance de Dannemarie ? On ne lui aurait jamais concédé une autre chevauchée si sentimentale, si douce, si extraordinairement sensuelle, allant "de l'une à l'autre, de la brune à la blonde sans décider qui il aime le plus. C'est le temps du partage" jusqu'à la guerre (1).

Clara MALRAUX née GOLDSCHMITT de son côté déclare : *André était un monogame successif... trop occupé ailleurs pour que l'idée de la conquête d'une femme ne lui paraisse pas un peu une perte de temps...* Les appréciations sont donc diverses, selon les yeux qui observent la vie, les cœurs qui frémissent et les corps qui apprécient. L'histoire continue ainsi : *"Josette aura des fils sans que MALRAUX les reconnaisse, l'aîné Pierre-Gauthier, né en 1939 en pleine débâcle - MALRAUX est prisonnier à Provins - portera pourtant le nom de MALRAUX grâce au frère d'André, Roland, qui le reconnaît à l'état civil. Quand Vincent naît à Saint-Chamand en novembre 42, MALRAUX et Josette n'en sont pas moins pour tout le village Monsieur et Madame MALRAUX : depuis 1940 ils vivent conjugalement... La Résistance, puis la Brigade Alsace-Lorraine, l'entraînant loin de Josette, il apprendra sa mort trop tard : écrasée le 11 novembre 1944 par le petit train de Saint-Chamand"* (1).

"Les oeuvres d'André MALRAUX, toutes ses oeuvres, gardent un silence absolu sur sa vie privée..." Sauf peut-être cette unique déclaration d'amour : *"La mort de la femme aimée, c'est la foudre."*

(1) Jean-Marie Ronart - Ce merveilleux amant : André MALRAUX

"Elle" N° 1874 - 07.12.1981

(2) Josette CLOTIS avait publié en 1932 "Le Temps Vert"

(3) Lire ci-après la description de MALRAUX par Elisabeth De MIRIBEL

* * *

A N D R E M A L R A U X

vu par une femme en 1981

Elisabeth De MIRIBEL a été la secrétaire du Général De GAULLE : on lui attribue la dactylographie de l'Appel du 18 juin 1940. Par la suite, elle sera un apôtre du gaullisme au Canada, elle connaîtra Alger avec les Français Libres et suivra la Campagne d'Italie, la Bataille de France et la Libération de Paris comme correspondante de guerre. Elle rencontrera André MALRAUX dont elle brosse le portrait frappant dans le livre *"La liberté souffre violence"* paru chez Plon en 1981.

Parmi les neuf passages au cours desquels Elisabeth De MIRIBEL se réfère ou évoque André MALRAUX, nous avons glané celui qui raconte leur première rencontre alors qu'elle rentre d'un voyage à Chicago. Notre ancien chef avait été "nommé, depuis peu, attaché au Cabinet du Général" De GAULLE. Cela devait être début septembre 1945, puisqu'elle ajoute : *"Il deviendra, en novembre, son Ministre de l'Information. Il m'a frappé dès l'abord par sa fulgurante intelligence."*

"Plus tard, après le départ du Général, nous avons travaillé ensemble et j'ai connu l'ami. Alors, l'amitié l'emportera en profondeur sur l'admiration. Son esprit semble en perpétuel mouvement. Il parle à toute vitesse, de manière saccadée. Il entraîne son interlocuteur, ébloui et dérouté, dans des considérations historiques, qui remontent à Alexandre le Grand... Il peut être humain, fraternel, attentif, déconcertant aussi, dans le domaine de l'amitié, car il ne souffre pas d'être remercié. Il est à la fois absence et présence..."

"Je le verrai souvent dans sa maison de Boulogne sur Seine, arpentant à grands pas son salon... Madeleine, sa femme, règne sur les lieux avec la douceur et le charme de dona Musique..."

"Personne n'a assisté à son premier entretien avec le Général De GAULLE au lendemain de la Libération. Mais nous avons tous été témoins de la fascination qu'exerçaient l'un sur l'autre ces deux grands hommes..." (P. 177-178)

Elisabeth De MIRIBEL a décidé d'entrer au Carmel de Nogent le 1er février 1949 : "La dernière visite que je reçois à Paris, dans l'appartement que j'ai loué depuis deux ans au cinquième étage de la place du Panthéon, est celle d'André MALRAUX. Il entre chez moi, amical, nerveux, agité. Il m'explique en quoi consiste la vie contemplative. "C'est, me dit-il, un dialogue entre l'âme et Dieu. Mais il faut attendre que Dieu commence" Et moi de lui répondre : "Si vous croyez cela, peu importe quand Dieu commencera pour vous. Qu'est ce que le temps d'une vie face à l'éternité ?"

"Alors MALRAUX devient fébrile : "Oui, admet-il, j'admire les chrétiens, je respecte leur foi mais je ne peux pas renoncer à l'inquiétude. C'est ce qu'il y a de plus grand chez l'homme !"

"Il me quitte brusquement, puis revient sur ses pas, rouvre la porte et me déclare : "Et je vous interdis de prier pour moi !" Inutile d'ajouter que je lui ai rien promis..." (P. 220)

En 1954, Elisabeth de MIRIBEL retourne à la vie laïque, ce qui se traduit chez André MALRAUX par ce petit billet qu'il lui envoie début février : "Chère Elisabeth, l'amitié qui vous a accompagnée vers la clôture sait que vous êtes dans le monde (si peu...) pour les mêmes raisons qui vous en avaient séparée. Il est seulement important pour moi que vous écriviez que tout est bien ainsi."

"Elisabeth de MIRIBEL a encore tracé les portraits de Jacques MARITAIN, du Père COUTURIER, de Pierre BROSOLETTTE, du Général LECLERC... dans ce livre dont la préface de Pierre EMMANUEL se termine ainsi : "Votre livre, chère Elisabeth, est devant moi comme un jugement. Tout compte réglé avec l'Histoire, je souhaite que maint lecteur se dise comme moi : voilà la bonne mesure de la vie." (P. 10)

" C.C. "

Réunion du 13.02.1982

Le C.C. s'est réuni le 13 février 1982 à la suite de la convocation du 25.01.1982 chez le Secrétaire Général Georges SCHMITT à OSTWALD sous la présidence de Gustave HOVER, en présence des membres Antoine DIENER-ANCEL et Bernard METZ (Pts Honoraire), Julien CHILLES, Paul MEYER, Pierre PILLOT, Henri BENTZ (Pts de Section), Roger DEDOYARD et Camille MARING (Vice-Pts), François STEPHAN (Trésorier), René MARTIN, Jean BAURES, René BOCH, Julien LIBOLD, étaient excusés Mme COLLAINÉ, Pierre BOCKEL, André BORD, Georges DORIGNY, René PICARD, Marcel SION, Georges THONY, étaient absents Jacques PORCHER (!), Georges TESSIER (S).

Le Président ouvre la séance à 14 h 30 en souhaitant la bienvenue. Il fait approuver le P.V. de la réunion d'Épernay du 28 mai 1981 et rappelle la liste des membres du C.C., ainsi que le montant de la cotisation par membre à ristourner au C.C. par les sections, soit cinq francs.

Après un tour de table des présidents de section, le Président estime qu'il y a lieu de regrouper les membres des sections "P", "S" et "V", dont l'organisation est défaillante quant aux liaisons avec le C.C., aux effectifs trop faibles ou aux présidences. Le Président BENTZ propose une solution de regroupement en ce qui concerne la section "P".

Le programme définitif du Congrès National de Brantôme est arrêté dans ses détails, les convocations étant diffusées par le Bulletin vers le 10 mars.

Les membres du C.C. suivants voient leur mandat prendre fin (il est renouvelable pour trois ans par l'Assemblée Générale du 21 mai à Brantôme) : Jean BAURES (SO), René BOCH (V), Julien LIBOLD (HR), Georges SCHMITT (BR) et François STEPHAN (M). Les sortants déclarent être candidats au renouvellement. D'autres candidatures peuvent être présentées par les sections intéressées en remplacement nombre pour nombre des sortants.

Les prochaines Assemblées Générales du C.C. seront organisées pour 1983 par la section "M", pour 1984 par la section "HR" et pour le Congrès National 1985 par la section "BR".

Le principe d'une subvention pour la 2ème reconstruction de la Croix du Staufen à Thann est accepté à l'unanimité.

Plus rien n'étant à l'ordre du jour, le président HOUVER clôt la réunion à 17 h en remerciant les camarades de s'être déplacés de très loin, ainsi que les hôtes, Madame et le Secrétaire Général SCHMITT, qui ont offert un "Kougelhopf d'Honneur".

" B.R. "

Le Comité s'est réuni le 4 décembre sous la présidence de notre camarade CHILLES. Après l'échange de nouvelles, l'ancien Président Michel HOLL est fêté à l'occasion de ses soixante dix ans, alors que tous se réjouissent du retour du Président CHILLES en pleine forme. *

Pour clôturer l'année 1981, le Comité a envoyé à chaque membre une correspondance fournie, même une enveloppe portant l'adresse du Secrétaire. On ne saurait mieux faire pour inciter chacun à se mettre en règle avec le Trésorier (cotisation 1981 : F 60,- Cotisation 1982 : F 70,-) et se préparer à l'assemblée générale de la Section le 14 mars 1982 à 9 h 30 au Cercle des Sous-Officiers de Strasbourg. Avec les meilleurs voeux de bonne santé et de paix pour la nouvelle année, le Comité souhaite qu'un grand nombre d'Anciens se retrouvent à l'occasion du Congrès de Brantôme du 20 au 22 mai 1982. *

Notre camarade WORINGER a présidé la réunion du Comité le 15 janvier 1982 en présence de six membres. Il a procédé au dépouillement des réponses de la moitié de l'effectif de la Section BR qui annonce que Brantôme attire environ une trentaine de personnes, dont seulement huit prendraient le car, qui, de ce fait, ne sera pas retenu. Comme la participation au Congrès National ne touchera qu'un faible nombre de camarades, il propose d'étudier l'organisation d'une excursion de la section en commun avec le Haut-Rhin au cours de la première quinzaine de juin. *

Recherche de documentation : La Section BR recherche pour ses archives un livre : "LES TERRORISTES" de Rodolphe KESSLER imprimé par MUH LE ROUX à Strasbourg en 1948. Ce livre, épuisé en librairie mais qui pourrait être trouvé chez un bouquiniste, relate les combats du maquis et de la libération de Dordogne-Sud avec Bir Hakem, Valmy et Bark, ainsi que les engagements de la BAL jusqu'à la libération de l'Alsace. Envoyer à J. GERHARDS (rue Muller Simonis 67000 STRASBOURG) Secrétaire de la Section BR ou à Paul MEYER la trouvaille éventuelle (le prix en sera remboursé).

LES PETITS ENFANTS D'ORADOUR

A l'ombre des fines dentelles
Du vieux maronnier en fleurs
Les gamins, en ribambelle,
S'épanouissent tous de bonheur.

L'institutrice bien gentille
Consolait Roland Hyvernaud
Qui cherchait en vain ses billes
Dans ses poches de paletot.

Le Directeur, à la fontaine,
Grondait un frère Boulestin
Qui se donnait beaucoup de peine
Pour éclabousser ses voisins.

Les plus grands espéraient la cloche,
Les yeux noyés d'immensité...
Quand une armada de boches
De leurs fusils les a braqués.

Et les institutrices, blêmes,
Tapèrent trois fois dans leurs mains ;
Plus une goutte à la fontaine,
Plus de soleil au ciel de juin !

Soyez bien sages, mes enfants,
Jusqu'à l'église il faut aller
Pierre, Jean, Etienne, en rang !
Ensemble, nous devons prier.

Les bambins de la Maternelle
S'appliquaient à bien chanter
Et leur chère "Mademoiselle"
Donna à chacun un baiser.

Des regards clairs, mais consternés
Traversaient les rues du village
Et les anciens, bouleversés,
Comprirent l'horreur du présage.

Chers petits enfants d'Oradour
Gazés dans la Maison de Dieu
J'entends vos cris au soir du jour,
Vos cris, au crépuscule bleu...

*Poème écrit par les élèves de 3ème du
Collège public de Pleine-Fougères
(Ille et Vilaine), 1er prix du Concours
Départemental de la Résistance
(travaux collectifs) en 1980.
- Le Déporté N° 370 Janvier 1982 -*

SURVOL HISTORIQUE27ème Congrès National à PERIGUEUX les 12 et 13 mai 1972

Les Congressistes ont été accueillis au "Palais des Fêtes", puis les présidents ont été reçus à la Préfecture. Une délégation s'est rendue au Monument aux Morts de Ligueux. Après une visite de la ville de Périgueux, une réception fut offerte au Palais des Congrès par la Municipalité où se tint aussi l'Assemblée Générale. Le dîner eût lieu à l'Abbaye de Chancelade. Le lendemain arriva notre camarade André Bord, alors Secrétaire d'Etat à l'Intérieur, pour présider la cérémonie au Monument aux Morts de Périgueux, qui fut suivie d'un Office religieux à l'Eglise de Cendrieux auquel assista André Malraux. Celui-ci devait prendre la parole à Durestal, où l'on se rassembla par un temps médiocre. Ensuite les congressistes allèrent à Vergt déposer une gerbe au Monument aux Morts de la Résistance avant de prendre un repas. Quelques-uns visitèrent le Maquis. Bernard Metz était Président de l'Amicale et Gaston Bauer-Lynch celui de la Section. (Relire le N° 145-II-72- du Bulletin).

31ème Congrès National à PERIGUEUX-LIGUEUX les 28 et 29 mai 1976

La réception des Congressistes s'était faite au "Palais des Fêtes", où a été tenue l'Assemblée Générale en présence de notre camarade André Bord, alors Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants. Lors de l'Assemblée Générale Extraordinaire, qui suivit, de nouveaux statuts furent adoptés. Après la Cérémonie du Souvenir au Cénotaphe, eût lieu une réception à la Mairie, qui fut suivie d'un diner-spectacle au Casino de Paris. Le lendemain on assista à la cérémonie religieuse à Ligueux, à laquelle succéda celle au Monument aux Morts. Une réception à la Mairie précéda le repas en commun dans la Salle des Fêtes de Sorges. Bernard Metz était Président de l'Amicale et Noël Balout Président de la Section "S.O.". (Relire le N° 161-II-76 du Bulletin)

Composition du " COMITE CENTRAL " ("CC")

01.01.1982

Président d'Honneur : André Malraux +
Gal d'Armée Jacquot 15 av. de Villars 75007 PARIS

Pts Honoraires : René Dopff 27 r Wilson 68000 COLMAR
Antoine Diener-Ancel 7 r du Champ du Feu 67200 STRASBOURG
Bernard Metz 9 r Jean Knauth 67000 STRASBOURG

Membres Honoraires : Mme Vve B. COLLAINÉ 14 A av. Preis 68340 RIQUEWIHR
Marcel Sion 5 r Georges Aimé 57000 METZ

Membres de Droit BR : Julien Chillès 19 r des Vosges 67120 MOLSHEIM
(Pts de sections)HR : Paul Meyer 161 r Th. Deck 68500 GUEBWILLER
M : Pierre Pillot 43 av. de Nancy 57000 METZ
P : Jacques Porcher 104 r Léon Barlier 78400 CHATOU
S : Georges Tessier 7 r de Novel HLM 74000 ANNECY
SO : Henri Bentz Belaygue - La Gonterie Boulouneix
24310 BRANTOME
V : Georges Thony 40 Pl. Stanislas 88600 BRUYERES

Membres élus....SO : Jean Baurès 35 r G. Mandel 33000 BORDEAUX
(renouvellement V : René Boch La Cercenée 88400 GERARDMER
1982 ✓ HR : Julien Libold 18 r de Richwiller 68260 KINGERSHEIM
1983 BR : Georges Schmitt 12 r Pablo Néruba OSTWALD
1988) 67400 ILLKIRCH GRAF.
M : François Stephan 15 bis r Claudot 54000 NANCY

83 renouvellement..BR : André Bord 27 rte de Wolfisheim 67810 HOLTZHEIM
1983 ✓ BR : Pierre Bockel 1 r de Rohan 67000 STRASBOURG
1983 P : Roger Dedoyard 27 r Jean Moët 51200 EPERNAY
1983) M : Gustave Houver 10 r du Friscaty 57100 THIONVILLE
S : René Picard 8 r des Aravis 74000 ANNECY

86 renouvellement..BR : Georges Dorigny 2 pl. Pierre De Fermat 51110 REIMS
1984 SO : Henri Innocenti 40 r Dominique Clos 31300 TOULOUSE
1984 M : Camille Maring 19 Grand'Rue 57000 LORRY LES METZ
1984) HR : René Martin 65 r de Didenheim 68200 MULHOUSE
SO : Jean Puyelat 2 r Victor Hugo 16800 SOYAUX

Composition du " BUREAU " du CC

Président National : G. Houver Trésorier Général : F. Stephan
Vice Pts Nationaux : R. Dedoyard (Réviseurs aux comptes : G. Dorigny
: C. Maring J. Libold
Secrétaire Général : G. Schmitt Rédacteur du Bulletin : P. Meyer)

* * *

Amicale des Anciens de la Brigade Alsace Lorraine

C.C.P. N° 54.920 F STRASBOURG

Association régie par les art. 21 à 79 du Code Civil Local, inscrite au Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Strasbourg le 02.02.1977 - Vol. XVII N° 2 - Statuts du 28.05.1976 AG de Périgueux - Règlement intérieur du 14.10.1945
Siège : 9 rue J. Knauth - 67000 STRASBOURG

* * *

Unité Combattante : La Brigade Alsace-Lorraine a été reconnue "Unité Combattante" du 15 SEPTEMBRE 1944 au 16 MARS 1945 sous la dénomination de "Groupement FFI ayant combattu dans les rangs de la Ière Armée Française". Référence : BOA N° 367 P. 225 (BOEM/G 328-2)
Bureau d'archives collectives France-Métropole et TOA : 11 Bld Masséna 75013 PARIS

* * *

B R A N T Ô M E

Brantôme a son histoire de la Guerre 1939-1945 marquée au nom de vingt six martyrs de la Résistance, qui "font partie de la cohorte des héros légendaires que la France suscite lorsqu'un destin malheureux la conduit au bord du gouffre... La tuerie de Brantôme restera un triste exemple de la barbarie allemande !"

Ces mots sont tirés d'un journal que le Président BENTZ a découvert dans une chaumière. C'est un "numéro spécial" au prix de 3 francs ayant pour titre "La Marseillaise du Centre" grand quotidien régional du M.L.N. dont la Rédaction-Administration est à Limoges en ce "Dimanche et Lundi 25-26 mars 1945." Le gérant de "La Marseillaise" est Albert TRICHARD. Le numéro a été "composé et imprimé par des ouvriers syndiqués". C'est la dernière mention de ce quatre pages spécial.

Ce tirage est entièrement consacré à la tragédie. Il y est reproduit quinze photos d'identité des victimes, dont les professions sont fort diverses : policiers, ouvriers, cultivateurs, directeur d'octroi, ingénieur, jardinier, chauffeur, commerçants, menuisiers, représentants, entrepreneur, colporteur, employé de chemin de fer, dessinateur...

Le récit est authentique parce que le "reportage a été écrit dans la clandestinité par Pierre POITEVIN (avril 1944)". On peut se demander comment Brantôme "à l'aube de ce printemps 1944 connut la terreur, les fusillades, le feu, le sang, les assassinats, les otages, les horreurs et les atrocités de hordes étrangères". Il semble que Brantôme frôla un drame semblable en 1556, alors que "Coligny, à la tête de cinq mille cavaliers forcenés, retint la fureur et la voracité de ses raitres allemands". Il s'agirait donc à des siècles d'intervalle d'une terrible épreuve.

... "Dans la matinée du vendredi 24 mars 1944, un coup de tonnerre, prélude à l'orage, gronde sur la localité. Avec stupeur on apprend de bouche à oreille que des inconnus en arme se sont présentés à sept heures du matin dans le faubourg "chez Ravail" au domicile des époux Broly, dont le mari, sans ressources connues, vivait d'expédients. Les agresseurs les obligent à monter en auto et on ne devait plus entendre parler des captifs... On s'accorde à dire que le ménage, indicateur de la Gestapo, a été fait prisonnier par les gars du maquis.

"On s'entretient encore le lendemain, samedi, de ce mystérieux enlèvement lorsque vers 15 h 30 une traction avant Citroën s'arrête devant l'hôtel de ville occupant un des principaux bâtiments de l'abbaye.

"Là, six hommes en armes en descendent et, le doigt sur la gâchette de leur mitraillette, prêts à tirer, ils montent précipitamment par le grand escalier d'honneur accédant à la salle du Conseil Municipal et au secrétariat de la mairie... (c'était pour requérir les tickets d'alimentation, qui se trouvent encore à la Gendarmerie, où se rendent immédiatement les gens du maquis, où les deux gendarmes sont maîtrisés. Ils prennent 400 feuilles de tickets de pain et de viande sur les 2.500, puis disparaissent)...

"L'émoi est déjà grand dans Brantôme lorsque vers 17 h 30 un cultivateur, M. Puybonnieux du village de Courrières situé aux portes de la cité sur la route d'Angoulême accourt affolé à la gendarmerie avertir qu'un attentat venait d'être commis contre une auto dans laquelle gisent inanimés deux officiers allemands... (Ce paysan, éconduit, se rend chez le Maire et Conseiller Général, le Docteur Devillard, auquel n'échappe pas l'extrême gravité de l'agression. Un groupe se forme et décide de ramener les corps à Brantôme à la morgue de l'hôpital peu avant 19 heures. Des religieuses garde-malades allument des cierges auprès d'eux)...

"Comment s'est déroulé le guet-apens ? C'est ce que narra le seul témoin se trouvant sur les lieux, M. Dubois, retraits rue Victor Hugo occupé à bêcher son jardin... (Il décrit la préparation de l'embuscade au-dessus de la route nationale 139 de Périgueux à Angoulême, puis l'arrivée d'une auto noire)... Soudain entre 16 h 30 et 17 h la voiture débouche à vive allure d'un virage de la route, venant de Brantôme, distant de quinze cents mètres.

"Au passage du véhicule devant le rocher, une rafale de mitraillette ne manque pas son but. L'auto zigzague, saute un fossé, se retourne et vient tomber sur ses roues dans un champ en contre-bas de la route, face au lieu-dit "Les Fontaines Noires". Un militaire allemand sort de la voiture et se sauve à toutes jambes. Pendant ce temps les agresseurs descendent de leur poste de guet et surgissent en courant.

"Dans l'auto, dont la carrosserie conduite intérieure est trouée de balles ont été tués un officier supérieur, probablement un Lieutenant-Colonel et un officier d'un grade inférieur... On sut par la suite qu'il s'agissait d'une voiture de la Gestapo qui avait l'habitude de passer assez régulièrement sur cette route...

"Lorsque dans la soirée la population apprend la nouvelle de l'attentat, elle est atterrée, chacun redoutant déjà d'affreuses représailles. Et les réfugiés juifs jugent prudent de quitter Brantôme sans plus tarder... La nuit venue, vers 21 h 30, arrive un détachement de la Gestapo allemande dont les officiers donnent libre cours à la fureur teutonique.

"Trouvant que la Mère Supérieure ne leur ouvre pas assez vite la porte d'entrée, ils cherchent vainement à l'enfoncer. Puis, quand ils sont en présence de deux religieuses, ils les bousculent et les font tomber sur le carrelage. Trépignant, hurlant, moitié en français, moitié en allemand, ils appellent vainement le maire. Introduits devant les corps de leurs camarades, fous de rage de ne trouver personne dans la salle, ils arrachent pour les piétiner les cornettes des deux malheureuses soeurs.

"Puis le Dr Devillard arrivant, ils le frappent avec une violence inouïe. Ils reprochent aux témoins de n'avoir pas veillé les morts ; or il n'est pas d'usage de le faire dans la morgue et les cadavres auraient pu être légalement sur les lieux du drame. Au paroxysme de l'exaspération, les officiers boches rouent de coups de pieds le maire, vieillard septuagénaire, alors que celui-ci est déjà à terre. Ils le rendent responsable de l'attentat.

"Salaud", crie l'un d'eux, "demande pardon à tes victimes !"...

"Annonçant que le "bourgmestre" sera fusillé et que la ville sera incendiée, les brutes exigent que le docteur Devillard, dont le visage saigne abondamment, tienne les brancards des civières pour charger les corps dans la voiture ambulance. Malgré sa dignité et son courage, le bon vieux docteur est trahi par ses forces et par ses blessures. Encadré de voitures allemandes, M. Roger Dujarrit, sous-chef des pompiers, pilote l'ambulance transportant les morts à Périgueux, et le docteur Devillard est emmené comme otage sans avoir le temps de recevoir des soins, ni de faire des adieux à sa famille.

"La nuit se passe à Brantôme dans la plus cruelle anxiété. Dans chaque foyer on se demande le sort qui sera réservé à la cité, mais on ignore encore les menaces de fusillades et d'incendies. Et le dimanche matin de la Passion... la foule est venue nombreuse... La matinée s'étant déroulée dans le calme, sans incidents, l'après-midi la vie continue, le cinéma joue "Marius" et sur le terrain de sport va se désputer la partie de football... que Roger Dujarrit, de retour de son macabre voyage de Périgueux doit arbitrer. Mais la représentation cinématographique et le match ne tarderont pas à être interrompus.

De pleins camions arrivant de Périgueux déversent des troupes étranges que l'on dit être composées de Légion Azur Franquiste, Waffen SS de retour du front de l'Est et de rescapés arabes de l'armée Rommel. Africains, hommes bronzés pour la plupart, au regard fuyant et sournois, vêtus de canadiennes et de costumes bleus foncés, ils ont comme chef d'équipe des apaches parlant l'argot parisien et ils sont encadrés d'officiers allemands en uniforme. Ce sont les "tueurs" au service de la Gestapo.

"Leur arrivée provoque la panique dans la ville qui est cernée de tous côtés. Les gens rentrent précipitamment chez eux, mais beaucoup n'en ont pas le temps. Les tueurs affolent les Brantômois en tirant en l'air dans toutes les directions. Des projectiles ricochent sur les contrevents, brisent des carreaux, frappent les façades des immeubles et les devantures des magasins. Les nombreux promeneurs fuient de toutes parts. C'est un sauve-qui-peut général. On s'engouffre au hasard dans les couloirs et les habitations.

"Le concierge de la mairie, M. Champateau, passe le tambour de ville, avisant la population qu'elle a dix minutes pour rentrer dans les maisons. Passé ce délai, tous les passants seront arrêtés et fusillés. Et déjà le jeune Naboulet, âgé de 18 ans, domicilié à La Serre, commune de Valeuil, est blessé d'une balle à la cheville, à la sortie du cinéma. Mais pendant ce temps, le pillage a commencé. En l'absence ou en présence des habitants, les Africains pénètrent au hasard dans les maisons.

"Avec cynisme, leurs chefs de la bande Bony-Lafont, voyous et repris de justice apatrides, à la solde des allemands, déclarent qu'ils sont chargés de semer la terreur, de tout briser, de tout piller, de tout incendier et de fusiller qui leur plaira. Ils agissent à leur guise, sans que les Allemands interviennent. Il se répandent dans certaines rues et en négligent d'autres, on ne sait pourquoi. Ici ils font sortir des femmes et les enfants. Là, au contraire, ils expulsent les hommes.

"Sous la menace de leurs mitraillettes toujours braquées, ils entrent dans toutes les pièces, ils se font ouvrir ou ouvrent eux-mêmes les tiroirs des meubles. Ils font main-basse tout d'abord sur les objets en or et en argent, dont ils se remplissent les poches : bijoux, bagues, bracelets, colliers, montres, briquets, pendulettes, etc... Les femmes ont beau supplier, ils n'épargnent aucun souvenir de famille.

"Ils réclament et exigent des billets de banque. Dix mille francs dans un portefeuille, ce n'est pas assez. Il faut en trouver d'autres, vingt, trente, cinquante mille francs en espèces et si le malheureux ne s'exécute pas, il est menacé d'être passé par les armes. Ils arrachent les bagues aux doigts des fillettes de douze ans. Devant les enfants ils pillent les provisions, mangent chocolat et gâteaux. Ils boivent à la bouteille vin et alcool. Ils sont les maîtres, ils sont les tueurs.

"Les scènes se poursuivent çà et là devant les infortunées habitants, glacés d'effroi et hallucinés par tant de sauvagerie. Mais voici une équipe de mercenaires, plus déchaînés que les autres, en plein travail. Dans la rue attend une camionnette où les cambrioleurs passent à leurs camarades de brigandage des fourrures, des effets, des vêtements, des chaussures, des couvertures, du linge, des draps par douzaines, des robes, des complets d'hommes, des pendules, des cartels, des bibelots, etc...

"Lecteurs, vous croyez peut-être que j'exagère dans mon rapide récit, cependant aussi exact que possible, mais les noms des maisons pillées sont nombreux écrits dans mes notes... (suit une liste de 21 noms). Hélas la liste est variée, le bilan des sinistrés s'allonge. Les vols s'élèvent déjà à plusieurs milliers de francs. Si rien ne les arrête depuis deux heures qu'ils opèrent ainsi impunément, le sac de Brantôme sera réalisé dans le courant de la nuit.

"Et cependant les pillards paraissent pressés. Ils se hâtent, le chantage à la mort leur donne des droits. Les soudards assouvissent leurs passions. Des femmes, des jeunes filles sont jetées sur les lits. Elles sont violentées, violées. Ils abusent même de la femme d'un prisonnier qui se débat désespérément. Toutes ces malheureuses sont blessées, meurtries, sans pouvoir obtenir de secours.

"Mais d'autres événements se déroulent dans les rues. Des passants sont arrêtés sans avoir pu regagner leurs demeures. Faubourg des "Reclus" dans les fossés bordant la route, les hommes sont placés d'un côté, les femmes et leurs enfants de l'autre. Gardés par les tueurs, ils se font face, debout pendant plus de trois heures, sans pouvoir se parler, et ils ignorent ce qu'il adviendra d'eux.

"Un malheureux a tenté de fuir. Il est ramené, roué de coups devant la croix de pierre édiflée au carrefour. Au revers de son veston déchiré, il porte la croix de David. "Tiens, sale juif, tu vas crever au pied de la croix des chrétiens". Une balle de mitraillette l'abat comme un chien. Le pauvre diable s'effondre dans une mare de sang, mais il n'est pas encore mort. On l'entend prononcer plusieurs fois le nom de sa femme. Dans son agonie, il va râler pendant deux heures à quelques mètres seulement des femmes et des enfants horrifiés.

"Le réfugié alsacien, Jules Kichler âgé de 47 ans, né le 6 août 1897 à Hoenheim (Bas-Rhin), impressario, n'est plus. Mais ce n'est pas la fin. Son corps, transporté au domicile, sera demain carbonisé dans sa maison.

"Pendant ce temps le docteur Devillard est ramené de Périgueux à Brantôme. Les mains liées dans le dos comme un condamné à mort, il est gardé à la gendarmerie. Ses bourreaux lui annoncent qu'il va payer de sa vie sa complicité avec les terroristes. L'heure de son exécution approche.

"Dix sept heures quinze. Des coups de sifflet stridents interrompent le travail des tueurs. Tous sortent précipitemment des maisons, se forment en rangs et vont au point de ralliement. Nombreux parmi eux sont ivres. Un fait nouveau paraît surprendre les chefs eux-mêmes. Des auto-mitrailleuses allemandes encadrant un autocar rempli de civils stationnant devant le carrefour du pont de pierre. Des tueurs montent en camion et se joignent à eux.

"Que se passe-t-il ? La population rentrée dans les maisons ne l'apprendra que le lendemain. Vingt cinq otages venant de la prison de Limoges vont être exécutés... au lieu même où les officiers allemands ont été tués la veille, là où va s'exercer la féroce répression des Allemands et de leurs séides... dans Brantôme cette fusillade aura pour résultat d'arrêter le pillage des habitations et d'éviter l'exécution du maire.

"Un contre-ordre est en effet donné. Le Docteur Devillard est reconduit à Périgueux au manège d'artillerie et les tueurs revenant de Fontaines-Noires reçoivent l'ordre de rentrer au chef-lieu de la Dordogne. Quelques Allemands restent cependant à Brantôme...

"Dans la nuit peu de personnes dormiront, se demandant de quoi demain sera fait. Et lundi, vers deux heures du matin un bruit sourd allant s'amplifiant se rapproche de la ville. Des motos pétaradent. Des moteurs ronflent. Par la route du Sud arrive comme dans un roulement de tonnerre, une partie de la Division SS Brener, qui a opéré à Mussidan et à Périgueux.

"Les Allemands prennent possession de la poste, de la gendarmerie, de l'hôtel de ville. Toutes les communications sont coupées. Brantôme est isolé du reste de la France. Il est impossible d'en sortir ou d'y accéder. Les troupes bivouaquent à tous les carrefours et dans toutes les rues. Comme la veille des coups de feu sont tirés un peu partout. Dans les maisons les Brantômois tremblent de peur...

"Dans la matinée le tambour de ville annonce que tous les hommes de 18 à 50 ans devront se regrouper immédiatement devant la mairie pour se rendre ensuite aux baraquements du 26ème R.I. Puis les perquisitions commencent dans plusieurs maisons. Les Allemands se livrent à la chasse aux juifs. Les mitraillettes crépitent toujours. Des corps tombent.

"Vers onze heures, faubourg des "Reclus" des flammes s'élèvent de l'immeuble Lagarde. L'habitation de Jules Kichler, fusillé la veille, est en feu... Près de la mairie la magnifique maison de M. Gaston Lajeune brûle également. Une épaisse fumée obscurcit maintenant le ciel et couvre la ville. A La Rogne, la propriété Bourdaillette saute et est dévorée par les flammes... Les hommes qui fuient sont abattus...

"Le garde-champêtre et appariteur à la mairie, M. Parcelier, un maréchal-ferrant, M. Boyer et les frères Dujarry sont requis pour aller dans l'ambulance chercher les otages fusillés hier au Km 27,9 au lieu-dit "Les Fontaines Noires". (Ils cherchent en vain les corps et reviennent en rendre compte aux officiers allemands qui ne paraissent pas savoir où ont été exécutés les otages. Il doivent se présenter à nouveau à 14 h. Un adjudant allemand les accompagne alors et leur désigne un sentier rocailleux sur la droite). "A une cinquantaine de mètres M. Parcelier et ses aides aperçoivent des cadavres tombés pêle-mêle, les uns sur les autres... Il faudra deux voyages pour les ramener à Brantôme...

"Il avait été annoncé 25 fusillés (vraisemblablement choisis par la Gestapo de Limoges parmi les otages prisonniers en cette ville), or il y avait 26 victimes. Aucun des morts ne fut trouvé porteur de papiers d'identité. Un seul fut reconnu. Il habitait la commune de Brantôme et deux heures avant il assistait heureux de vivre, à la partie de football. Comment le jeune Emile Avril, âgé de 21 ans, né le 8 juillet 1923 en Bretagne, domestique au Puy-Henri, chez Madame Marie-Louise Mariaud, épouse d'un prisonnier, pouvait-il se trouver avec les 25 otages de Limoges ?

"Le match ayant été interrompu, Emile Avril avait décidé de rejoindre seul son domicile : "il faut que je rentre soigner mes bêtes, je vais prendre un chemin détourné". (Il a dû éviter les barrages ennemis, mais buter sur le peloton d'exécution, qui, pour l'empêcher de témoigner, l'a massacré avec les autres victimes)... La liste des martyrs de Brantôme n'est pas close.

"C'est en effet au début de l'après-midi de lundi qu'un Brantômois, père de huit enfants, va être fusillé dans la ville derrière son domicile. Au cours de nombreuses perquisitions opérées dans tous les quartiers par les allemands à la recherche de réfractaires et des armes, les occupants se présentèrent chez M. Maxime Mazière, âgé de 54 ans, né le 25 décembre 1891 à St Victor (Dordogne). Etant garde des Eaux et Forêts, celui-ci a préféré ne pas cacher son revolver et l'a laissé en évidence sur une table...

"Les apparences sont donc contre M. Mazière et il n'est tenu aucun compte de ses explications (il est arrêté avec sa femme et ses enfants et conduit au rassemblement des hommes de moins de 50 ans). Avant qu'il ait eu le temps de dire au revoir aux siens, M. Mazière est ramené sous bonne escorte à son domicile, où il ne trouve plus son autorisation de port d'arme. Tant pis pour lui, il est condamné sans jugement... Placé devant le mur, il est aussitôt mis en joue et abattu... Et le carnage continue.

Les juives, au nombre d'une quinzaine, leurs enfants et deux vieilles femmes octogénaires, également des israélites, pensionnaires à l'Hôtel Roy, sont arrêtées. Quatre juifs sont faits prisonniers dans différentes maisons de la place du Marché et de la rue Gambetta, puis amenés à la sortie de la ville, faubourg Chambarot, où ils sont fusillés. Ce sont Blum Salomon (né le 16 juin 1884 à Soultz Bas-Rhin, antiquaire), Heymann Paul (né le 14 octobre 1894 à Oberkirch Bas-Rhin, représentant), Weill Fernand (né le 18 août 1879 à Strasbourg) et Lévy Charles (né le 12 septembre 1879 à Dutlenheim Bas-Rhin) tous quatre réfugiés...

"Et voici encore d'autres fusillés qui ont voulu s'enfuir : Lapeyronnie Henri (24 ans, domicilié à La Barde/Quinsac) découvert tué route de Montron, lieu-dit Puy-Laurent... Ledermann Armand (né le 13 juillet 1897 à Sessenheim Bas-Rhin), Baer Guillaume (né le 27 juin 1890 à Molsheim Bas-Rhin) Bonem Jules (né le 27 avril 1882 à Trèves), Bonem Charles (né le 1er mars 1883 à Trèves, frère du précédent)...

"... Après l'interrogatoire et le triage des hommes aux baraquements du 26ème R.I., une trentaine d'entre eux, parmi lesquels plusieurs notables, sont gardés comme otages et prennent place sur des camions, ainsi que les juives et leurs enfants... Les autres Brantômois rentrent chez eux...

"... Vers 18 heures, sur ordre de l'Etat Major allemand, a lieu l'inhumation des 26 fusillés des "Fontaines-Noires". Les autorités de répression ne tolèrent aucune cérémonie religieuse. Les cercueils sont transportés en camionnette et aussitôt disposés sur deux rangées dans la fosse commune (l'Abbé Tissier, curé de la paroisse, prononce toutefois les prières rituelles)... La nuit vient. C'est fini.

"Le mardi matin on pouvait espérer la fin de la répression. Les troupes allemandes regagnent Périgueux. Brantôme panse ses blessures, pleure ses morts. Le mercredi, relâché par ses bourreaux, le maire, le courageux Docteur Devillard, revient dans sa chère cité avec plusieurs de ses administrés... (ils avaient connu la faim, la fouettée à coups de lanières et de pieds : "ce que nous avons vu et enduré est affreux et à peine croyable").

"De retour à Brantôme, le Docteur Devillard soigna ses blessures. Il a un oeil crevé, plusieurs côtes enfoncées et des ecchymoses aux bras, aux jambes et sur tout le corps. Puis il reprit comme par le passé l'administration de la ville... (Huit otages manquaient au retour : déportés en Allemagne ou fusillés). "Ce sont les deux frères Camaud (maçons), Martinet (35 ans fabricant d'eaux gazeuses), Amblard (24 ans, agent d'assurance à Périgueux venu passer le dimanche de la Passion à Brantôme), Hyvert (coiffeur), Fayolle (23 ans, boulanger) et Illet (28 ans, commis-épicier).

"Et, douze jours après les représailles une bergère découvrit à l'orée d'un bois trois nouveaux cadavres... Ce sont ceux de Lamaud André (né le 27 décembre 1918 à Champagnac de Belair, cultivateur), Dreyfus Marcus (né le 6 janvier 1897 à Pirmasens Allemagne, fabricant de chaussures réfugié à St Pancrace Dordogne), X... (non identifié). Ces corps se trouvaient à 2 à 3 m de distance les uns des autres et à une cinquantaine de mètres de la route de Champagnac, entre Les Gourdon et le Pont de Verneuil au lieu-dit "Le Trou de la Louve".

"Faits prisonniers le dimanche 27 mars vers 16 heures, ces otages avaient dû être conduits soit en camionnette, soit à pied à l'endroit où ils furent massacrés. Les tueurs avaient essayé de mettre le feu à leurs vêtements et le jeune Lamaud avait eu un bras calciné. Marcus Dreyfus avait les mains liées derrière le dos... Les 13 victimes trouvées sur le territoire de Brantôme furent inhumées dans le prolongement de la fosse commune des 26 otages fusillés aux "Fontaines Noires".

"Enfin le 14 avril un détachement de la Gestapo accompagné par des militaires de Darnan, revenant de Champagnac de Bélair, où ils ont pris plusieurs otages et incendié la maison du notaire, ont arrêté le jeune Yves Le Gorrec âgé de 23 ans, fils d'un officier français originaire de Tahiti ; ainsi que deux autres. Mais les arrestations se sont étendues aux communes des environs de Brantôme.

"A Cantillac, trois réfractaires tués. A St Crépin de Richemont, quatre personnes de la famille Roby fusillées. Au quinsac, un gendarme de Limoges en permission dans sa famille pêchait dans la Dronne lorsqu'il fut tué d'une balle dans la tête : "Fusillé par erreur" répondit un interprète allemand. A Condat sur Trincou, un cultivateur fusillé. A Villars, un juif fusillé, un cultivateur blessé, 2 maisons et 4 granges incendiés. A St Pancrace, 5 personnes fusillées.

"Telles sont, dans leur ensemble, les principales phases de la tragédie de Brantôme... Tous les faits rapportés par de nombreuses personnes quelques jours après le drame concordent et sont rigoureusement exacts..."

Pierre Poitevin - Avril 1944

*

" H.R. "

Le Président Paul Meyer invite ses camarades à se rendre au Congrès de Brantôme par leurs propres moyens étant donné qu'on ne peut envisager un voyage collectif. Si l'un des camarades dispose de place dans sa voiture, il est prié de le signaler d'urgence, afin que les autres en soient informés et puissent ainsi se joindre à Libold, Martin et Meyer, qui iront en Périgord, mais dont les véhicules sont complets. Il espère que d'autres auront l'occasion de les rencontrer là-bas et leurs souhaite "bon voyage".

*

" M "

Le Président, le Comité et la section sont particulièrement heureux de la promotion de leur ami Camille MARING au grade de Chevalier dans l'Ordre National du Mérite et lui adressent leurs sincères et amicales félicitations.

Ils souhaitent à leur ami André KIEFFER une agréable et longue retraite (01.12.1981) à ARS LAQUENEXY (57530 COURCELLES CHAUSSY) !

*

STÈLE DE FROIDECONCHE

Monsieur le Maire de Froideconche a décidé avec son Conseil de pourvoir à l'entretien de la Stèle de la BAL dans l'esprit du Souvenir qui avait été exprimé lors de l'Assemblée Générale du 11 mai 1975.

Les sections "Alsace" ont décidé de participer à une cérémonie du Souvenir (Messe - Dépôt de gerbes) le 20 juin 1982, suivie d'un repas en commun. Elles invitent donc tout particulièrement les membres ne pouvant pas se rendre à Brantôme par suite de divers empêchements personnels de bien vouloir se réserver le dimanche 20 juin prochain (10 h à 15 h).

Les Anciens des autres sections, en particulier celles des Vosges et de la Moselle seront évidemment les bienvenus. Ceux qui auront eu la joie d'assister au Congrès de Brantôme leur raconteront leur magnifique rencontre.

* * *

N° 183-IV-81-Suite S

DES ORIGINES DU BATAILLON " METZ "

Mouvement insurrectionnel de la Vallée de la Save -
Bataillon Vérité - Groupement régional des Alsaciens-
Lorrains du Sud-Ouest

par son Chef de Corps Charles FLEIS
(Colonel E/R)

Dès Novembre 1942, le Chef d'Escadron Pierre CONZE, commandant le 91e Groupe du 404e R.A.D.C.A., organise, à la dissolution de l'Armée de l'Armistice, avec quelques-uns des Officiers de son Groupe, un mouvement de RESISTANCE rattaché à l'O.R.A..

CONZE est d'abord chargé de l'organisation et du commandement du MOUVEMENT INSURRECTIONNEL de la VALLEE de la SAVE, de l'ISLE-JOURDAIN, au sud, jusqu'à la GARONNE au nord. L'activité de cette formation s'étend rapidement à la mise sur pied d'un réseau de PASSAGES en ESPAGNE.

Tout au début du mois de Mai 1944, le mouvement de RESISTANCE des Alsaciens et Lorrains, repliés en zone sud, demande à CONZE un Officier (de préférence Alsacien ou Lorrain) pour prendre le commandement de leurs formations du sud-ouest, en remplacement du Capitaine COURTOT arrêté à LIMOGES le 6 avril 1944. CONZE, qui connaît mes attaches avec l'Alsace, me désigne pour cette fonction, bien que je ne sois ni Alsacien ni Lorrain (1).

Je prends aussitôt contact, au Rectorat de TOULOUSE, avec l'Adjoint de COURTOT, André RIEDINGER qui organise dans les meilleurs délais, chez lui, une réunion à laquelle assistent Marcel KIBLER (MARCEAU) et l'Abbé Pierre BOCKEL. Là me sont expliqués :

- le but général du mouvement,
- la mission qui m'incombe.

Rémy MULLER (MOREAU), qui assiste également à la réunion, est envoyé à CAHORS auprès de Léon KRAFT pour organiser et commander une centaine d'hommes que ce dernier a recensés.

I.- Le but : Les Alsaciens-Lorrains résistants ont un chef à LONDRES : PELGRIN (Capitaine Henry DIRRINGER du B.R.C.A.). Il doit être parachuté, le moment venu, pour contrôler tous les mouvements et les lancer, toutes forces réunies, sur l'Alsace et la Lorraine pour la libération de ces deux provinces. MARCEAU est en contact radio avec lui. Les ordres ou directives sont transmis par un Officier de liaison, Bernard METZ, étudiant en médecine.

Les ordres, à ce jour, sont grosso modo de participer en renfort aux combats de la libération des régions d'implantation. Les formations sont autonomes, quant à l'organisation et à l'administration, mais doivent dépendre tactiquement de l'ORA. Après la libération des deux provinces de l'EST, il conviendra :

- d'assurer l'ordre en attendant l'arrivée des pouvoirs publics,
- d'éviter toute collusion entre ceux qui sont restés sur place et ceux qui reviennent.

(1) Ma mère et ma femme sont Alsaciennes, mon père est du Nord de la France.

II.- Ma mission : Prendre le commandement de la région toulou-
naise qui doit compter 3 centuries :

- une à CAHORS, une à TOULOUSE et une à PAU & TARBES;
prendre provisoirement le commandement de la centurie de Toulouse
qui n'a pas d'Officier parmi ses 127 hommes recensés. RIEDINGER
me mettra en contact avec les chefs de Section dès que possible.

Le déroulement des événements ne facilite pas ma tâche. En
effet, le contact RIEDINGER au Rectorat m'a été donné par le Ca-
pitaine MOULY, qui remplace CONZE, passé à l'échelon national,
deux jours avant son arrestation à Toulouse par la Gestapo.
MOULY a été arrêté avec les Lieutenants PERRIER & ARGENCE. Ce
dernier, qui s'est évadé au cours de sa déportation, prendra par
la suite le commandement - à ma place - de la centurie qui rece-
vra le nom de "Compagnie IENA". MOULY & PERRIER seront effecti-
vement déportés; mais seul MOULY en reviendra.

Le Capitaine Camille VOISIN (VERITE) a remplacé MOULY; il
est officiellement affecté au Service géographique national de-
puis la dissolution du 91e Groupe et a pour zone d'action la
Vallée de la Save. VOISIN me donne comme territoire d'implanta-
tion le triangle GARAC-COLOGNE-CADOURS, à cheval sur la limite
entre la Haute-Garonne et le Gers.

Mes reconnaissances de mon Secteur sont faites rapidement,
grâce au Lieutenant SALMON (Ancien du 91e Groupe) que Voisin a
mis à ma disposition à cet effet. Le contact avec le "MUR" local
(Mouvements Unis de Résistance) est pris. Mon P.C. est fixé à
GARAC, dans la ferme de Roger DESTERAC. Les bois de la région
sont nombreux mais petits, de pénétration trop facile; ils n'of-
frent donc pas la sécurité indispensable à une troupe clandesti-
ne. Le logement des personnels est donc d'ores et déjà prévu
chez l'habitant; ils seront dispersés dans les différentes fer-
mes où ils passeront pour des ouvriers agricoles; toutefois,
pour raison de sécurité, la plus grande discrétion devra être
observée.

Mais je reste sans nouvelles de RIEDINGER qui, toujours
sous le coup des retombées de l'arrestation de COURTIT, est obli-
gé de prendre des précautions. Il s'est mis "au vert" pour une
bonne quinzaine de jours; à son retour à Toulouse, il tombe ma-
lade. La réunion des Chefs de Section est décalée d'autant.

BOCKEL, la Gestapo aux trousseaux, est en perpétuel déplace-
ment; il m'est impossible de mettre la main sur lui.

KIBLER est reparti vers d'autres horizons et son Officier
de liaison, Bernard METZ, ne me donne pas signe de vie.

Je n'ai aucune nouvelle de CAHORS, pas plus que de TARBES
ou de PAU.

VOISIN m'a fait savoir que les événements pourraient se
précipiter et m'a fait connaître la texture des messages d'ac-
tion qui doivent être diffusés sous forme de messages personnels
par la B.B.C. de LONDRES :

- PLAN VERT (prendre le MAQUIS) "VERONESE ETAIT UN PEINTRE"
- PLAN ROUGE (mise en oeuvre des destructions) "LE PERE
LA CERISE VOUS SALUE"

Mais je n'ai pas de troupe à faire agir !

Le 5 juin, RIEDINGER, encore mal rétabli, organise la réunion tant attendue; elle aura lieu le lendemain. Les deux messages de la BBC passent le soir même. Le 6, les Alliés débarquent (c'est aussi un jour bien long pour moi!). La réunion a lieu; il y a pas mal de monde et beaucoup d'excellentes dispositions. Je fais la connaissance de Bernard METZ, qui a pu enfin nous rejoindre malgré les destructions qui commencent. J'annonce que les messages sont passés et donne des instructions à tous pour gagner GARAC au plus tôt; mais je laisse RIEDINGER à Toulouse où il doit ouvrir, autant qu'il le pourra, ses yeux et ses oreilles et me renseigner de tout contact qu'il aura pu prendre ou recevoir des échelons supérieurs de notre mouvement.

La nuit même, je pars pour GARAC en bicyclette. J'ai obtenu, dans la journée, du Commandant du Dépôt Régional d'ARCHIVES, le Lieutenant-Colonel DEPAULLE, (CONZE m'avait ordonné de conserver un emploi dans ce Dépôt tenu par des Officiers et Sous-Officiers en civil) une permission exceptionnelle de 4 jours pour LA JONCHERE (Haute-Vienne) où sont réfugiés mes parents. N'étant pas de retour dans les délais, je serai recherché, puis porté déserteur.

NOTA : J'apprendrai, un peu plus tard, par un Gendarme de Toulouse, le gendarme GUYOT (un Vosgien) que j'avais eu sous mes ordres alors qu'il était encore Sous-Officier, que la Milice réclame mon dossier; il me recommande instamment de mettre au plus tôt à l'abri des recherches ma femme et mes enfants. J'ai tout juste le temps de faire enlever, par deux de mes hommes, au 20 de la rue Gambetta, ma femme et ma petite Jacqueline pour les faire mettre en sûreté à LEVIGNAC. Mes trois autres enfants sont en colonie de vacances, les deux garçons dans les Pyrénées avec Mr. VIGNAUX qui connaît mon action, Huguette dans un groupe de filles d'où BOCKEL, au hasard de ses randonnées, la tirera pour la placer temporairement à MONTFERRAN-SAVES (Gers) auprès de Soeur PAULAIN (Orphelinat replié de Guebwiller); la petite retrouvera sa maman peu après.

A GARAC, au lieu des 127 hommes recensés, arrivent en plusieurs jours 18 personnes dont deux jeunes filles. Ce sont ;

- le docteur SCHNEIDER Maxime (Lt de réserve, évadé)
- l'abbé BOCKEL Pierre
- le brigadier de police HAHN André
- l'ingénieur CAMBON
- le professeur MICHAUX (1)
- les étudiants HARTMANN, KAMMERER et STEINBERG
- les deux frères BLAES
- les sous-brigadiers de police BECHEL, BRAUN & RAUCH
- les agents de police FUGER, HASSIG & MAOLT
- les deux soeurs LARAGNEGUY, Mady et Madeleine.

En tout premier lieu, après avoir réparti mon monde dans les fermes d'alentour, je rends visite à VOISIN; son PC est dans une villa (que nous appelons la villa rose), proche de la départementale 24, sise sur une hauteur qui domine la route et les villages de BELLEGARDE et du CASTERA, soit à environ 4 km de GARAC. VOISIN me donne 30 mitraillettes STEN, quelques grenades, un pistolet 11/45 et environ 50 kg de plastic. Le recrutement est aussitôt entrepris pour que chaque arme ait un titulaire.

(1) MICHAUX épousera Mady LARAGNEGUY et Madeleine repartira pour PAU.

Le maquis de GARAC s'équipe rapidement en bicyclettes; il dispose bien vite d'une moto et de plusieurs voitures légères; puis il s'approvisionne en argent, vivres et tabac (1); il peut alors exécuter des coups de mains avec le maquis VEKITE. Très vite, les allemands cessent de s'aventurer isolément sur nos routes; ils ne se déplacent plus qu'en convoi armé.

Vers la mi-juin, le Brigadier-Chef de la Gendarmerie de COLOGNE (Gers) vient se mettre à ma disposition, pour le cas où j'aurais besoin de ses services ou de ceux de ses gendarmes. Il me demande, en échange, de ne pas le compromettre vis-à-vis des autorités officielles ou de l'occupant, de manière qu'il puisse garder ses coudées franches. Je le mettrai à contribution discrètement à plusieurs reprises, notamment pour neutraliser un faux maquis qui commence à écumer le pays.

Dès lors, les déplacements vont se multiplier pour tenter de rétablir les liaisons avec KIBLER et LONDRES; nous avons de gros besoins en armes et en argent pour mettre sur pied les formations prévues.

Monsieur CATALAN, Député de COLOGNE, Chef cantonal du MUR, nous assure de sa collaboration et de celle de son mouvement (nous avons déjà, et il le sait, celle de la population de CARAC qui se trouve en Haute-Garonne); CATALAN croit qu'une action pourrait être tentée contre nous par certains haubereaux, qui ne sont pas du tout satisfaits de nos manières un peu rudes. Ces "contre-résistants" ne peuvent guère être considérés comme des "COLLABOS"; nous les gênons, c'est tout. CATALAN veille donc, il nous fera prévenir quand ses renseignements seront sûrs.

En fait, ceux qui sont contre nous ne sont guère sur des membres de la LEGION; leur action s'avère moins redoutable que les bavardages inconsidérés de certains, pourtant comptant parmi nos sympathisants, notamment quelques voyageurs habitués du "train noir" de la voie ferrée Toulouse-Auch, où l'ennemi a des oreilles.

BOCKEL et moi devanant quasiment inséparables, nous nous déplaçons le plus souvent possible. D'abord à AUCH où nous sommes reçus par M. A.DECCHRISTE (Sous-Préfet de RIBEAUVILLE en mission), Secrétaire Général du Gers, chargé du Service des Réfugiés avec sa secrétaire Melle Fernande MACHON; puis André DIDIERJEAN, Avocat, Directeur du Secours National. Nous aurons aussi des contacts avec le Commandant LESUR du 2e Dragons. DIDIERJEAN (qui est en relation avec le Lieutenant MAISTRE, Officier de Renseignements du Colonel SCHLESSER, commandant du 2e Dragons, qui vient d'être dissout) reçoit mission de mettre sur pied à AUCH une compagnie. Il sera assisté par tous ceux qui viennent d'être cités, mais aussi de Pierre SCHMITT (conservateur). La visite que BOCKEL fait seul, en milieu ecclésiastique, ne semble pas très prometteuse (2).

(1) par emprunts, soit sur les trafiquants du marché noir et nos adversaires repérés, soit par soustraction sur les bureaux de tabac et les perceptions. Tout sera remboursé, après la libération, par l'Intendance de PAU.

(2) DIDIERJEAN est aussi en contact étroit avec le Docteur STUDER, médecin du service des réfugiés.

Puis vient le voyage à PAU. A AUCH, nous avons la chance de trouver un camion à gazogène, qui transporte des sacs de blé. Il y a plusieurs personnes à bord, assises autant que couchées sur les sacs. Nous bavardons et ne tardons pas à entrer en conversation avec une jeune fille, Melle FEROUX, qui nous révèle bientôt qu'elle est la secrétaire de Mr. FONLUPT-ESPERABLER; elle nous conduira à ce dernier à SAUVETERRE-de-BEARN. Lui aussi fera tout pour nous aider. Au passage à RABASTENS nous allons déjeuner dans un hôtel-restaurant. Dans la personne de l'hôtelier, BOCKEL reconnaît bientôt un parent éloigné, Charles SCHEIDECKER, qui nous rejoindra plus tard au pied des Vosges; il y recevra le commandement du Parc auto et de la section de transport de la Brigade.

A l'arrêt de TARBES, nous voyons Georges THONY, représentant du G.E.R.A.L., ainsi que le Député de FORBACH,

A PAU, chez les LARAGNEGUY, nous apprenons qu'un Officier américain aurait déjà été parachuté et serait caché quelque part dans les Pyrénées, probablement dans la région de SAINT-GAUDENS. Pour tenter d'entrer en relation avec lui, nous allons surprendre chez lui, en pleine nuit, le Député de THANN, Charles HARTMANN à LOURES-BARBAZAN. Les renseignements qu'il nous donne nous permettent, après quelques allées et venues, de trouver ce Colonel qui, tout en restant très énigmatique sur sa nationalité et sa mission, nous promet d'intervenir en notre faveur, dans la mesure où cela lui sera possible. Bien que déçus par les vagues promesses qu'il nous a faites, nous avons cru, un moment, que son action avait pu être ultérieurement à l'origine de l'intervention du G.Q.L. MAC FARSON venu à notre aide et aussi de l'envoi, sur TOULOUSE, des camions détachés de l'Armée DE-LATRE, sous la direction d'André CHANSON pour nous transporter jusqu'à LYON au bénéfice de l'Armée B (qui deviendra la 1e Armée Française), débarquée sur les côtes de PROVENCE, le 14 août.

RIEDINGER est toujours maintenu à TOULOUSE, où le danger est grand pour lui; il réclame une arme, malheureusement je n'ai plus rien de disponible. Il restera donc à GARAC pendant que j'irai avec ma femme (1) à la ville reprendre sous la plaque de marbre, invisiblement déscellée de la cheminée de mon appartement de la rue Gambetta, le pistolet 7,65 et les 100 cartouches que j'y ai cachés. Il est bien évident qu'il ne pouvait être question d'entrer sans précaution dans la maison. L'épicier voisin, Mr. MARLOT, qui m'avait déjà rendu bien des services dans la clandestinité "ORA", me rassure en m'apprenant que la surveillance avait cessé depuis plusieurs jours; il me conseille tout de même la prudence en laissant les volets fermés et surtout en faisant vite. Il nous confirme que les bouclages et les rafles étaient monnaie courante, et qu'il y avait très souvent des fouilles de voyageurs à l'"arrivée et au départ" en gare de MATABIAU. Tout se passa bien; nous tenions en main chacun un petit paquet fermé par un beau ruban (genre pâtisserie) pour nous présenter au départ à la gare. Le service en gare allemand prenait une personne sur trois ou quatre pour la fouille. Je fis passer ma femme la première, puis passais à mon tour sans encombre (mais certes pas sans émotion rentrée ...). RIEDINGER eut son arme et repartit pour Toulouse plus tranquille.

(1) Ma femme avait d'abord été logée à LEVIGNAC par les soins du "MUR"

A GARAC tout va bien; toute la population est pour nous, elle nous rend de très grands services, depuis le maire jusqu'au bistrotier, en passant par le curé (il y avait un dépôt de vêtements, de chaussures et de couvertures de l'ORA dans les combles de l'église) et le garde-champêtre. Le Château toutefois nous faisait grise mine jusqu'à ce dimanche où, en tenue mais sans galons, je me rendis à la Messe avec une bonne vingtaine de mes hommes et me plaçais à côté du chatelain. Nous nous saluâmes et ce fut tout !

Cependant nos allées et venues, pourtant aussi discrètes que possible, ne pouvaient plus passer inaperçues. Il fallait changer de place. Le transfert fut effectué pour ENCAUSSE; notre départ de GARAC contrariait les habitants, mais le fait que ma femme restait au milieu d'eux les rassurait ...

Depuis mon arrivée à GARAC j'ai eu avec BOCKEL plusieurs fois l'occasion de rencontrer Paul MEYER, qui se terre à MONT-FERRAN SAVES dans l'orphelinat, replié, de Soeur PAULAINÉ. Il est officier d'active d'infanterie, son concours me serait précieux; mais il ne peut se rendre libre ayant encore quelques missions de renseignements à terminer ... Cependant nous le mettons au courant de notre affaire pour laquelle il s'enflamme bien vite.

Pour nos "opérations" avec le maquis VOISIN, nous avons des réunions avec les formations FTP du Gers; le représentant du coin est le Professeur RIBET du Lycée d'Auch. Les discussions sont souvent âpres et serrées; personne ne mâche ses mots, si bien qu'un jour RIBET emporté par son argumentation laisse échapper un "Nom de D..." retenant. C'est précisément ce blasphème que BOCKEL n'excuse pas ! S'apercevant qu'il parle à un prêtre, RIBET s'excuse ; j'ai encore dans l'oreille la réponse de notre aumonier : " Dites donc "merde" comme tout le monde ...!"

On comprendra mieux le franc parler de RIBET si on se souvient que notre abbé était en permanence "en civil" avec short et souliers plats; il ne portait que rarement la soutane qui attire un peu trop l'attention. Je n'en veux pour preuve que la mésaventure qui lui est survenue un dimanche matin. Nous allions tous deux rejoindre quelques-uns de nos camarades dans une baraque isolée où l'abbé devait célébrer la messe dominicale. Il avait pour l'occasion revêtu l'habit ecclésiastique. Comme nous passions devant une petite ferme, la fermière qui était encore jeune et accorte fit la réflexion que nous abusions du déguisement et qu'elle ne trouvait guère convenable de se travestir en prêtre, car elle prenait cela pour une profanation! Ce fut net et bien dit! PIERROT (c'est le nom que nous lui donnions) en resta coi! pour finalement assurer la sermoneuse qu'il était réellement prêtre et c'est pour se déguiser qu'il se mettait en short comme tous les autres! L'abbé est certes un bel homme; à cette époque il y ajoutait la jeunesse. Je vois encore la jolie fermière dire : "C'est bien vrai ? Vous êtes curé ?", puis joignant les deux mains ajouter : "Boudi! C'est-y dommage ...!" Nous sommes partis en riant.

Les choses n'iraient pas trop mal donc si nous avions des parachutages. Mais rien ne vient, ni Bernard, ni Kibler. Heureusement le recensement va bon train à AUCH (je viens d'apprendre que le Lieutenant de Gendarmerie est mon camarade de promotion HENRI; j'envisage de le désarmer, mais outre qu'il est encore trop tôt pour effectuer cette opération sous les yeux de l'occupant, HENRI me supplie de lui laisser ses armes et que toute la gendarmerie avec armes et bagages se joindra à nous le moment venu. Hélas, il n'en sera malheureusement rien, car un matin les gendarmes se réveilleront encerclés par la garnison allemande et seront désarmés. Le recensement, disais-je, va bon train à AUCH, ainsi qu'à TARBES et à PAU.

Le 31 juillet, le maquis VERITE est attaqué par les allemands. Je sais que les hommes sont dans le petit bois qui prolonge le parc à l'anglaise du Château de l'ARSENE. Le PC de VOISIN est au château même. Voici les lignes générales du rapport que j'ai fait parvenir à CONZE à ce sujet :

31.7.1944 - J'apprends que VERITE est attaqué. J'envoie deux agents de liaison pour lui dire, s'ils peuvent le joindre, de se replier vers mes positions où je suis assez bien organisé pour une défense efficace; mes deux agents ont également pour mission de le piloter, s'il accepte ma proposition; mais s'ils ne peuvent effectuer leur mission, mes deux gars devront chercher à voir ce qui se passe pour me renseigner le plus vite possible.

Cette attaque est sans doute la réponse de l'occupant au succès remporté l'avant-veille sur le terrain de BLAGNAC, où VERITE et ses hommes ont réussi à faire sauter 17 wagons d'explosifs en se faufilant au travers des patrouilles, des chiens et des postes de garde. Il s'en est d'ailleurs fallu d'un rien qu'ils ne soient pris !

Je suppose que les allemands avaient fini par repérer le maquis et que l'attaque est une riposte.

Les premiers coups de feu ont été entendus vers 6 heures. Mes deux hommes sont partis vers 0h.45. A 8 h., l'abbé BOCKEL arrive et m'annonce l'attaque; il en a essuyé quelques rafales d'armes automatiques. Il n'a pu s'en tirer que grâce à une fulgurante marche arrière en voiture et un virage acrobatique sur les chapeaux de roue.

Il avait été convenu la veille que l'abbé irait dire une messe en "action de grâce" pour remercier la Providence d'avoir permis le coup de BLAGNAC. Cette messe devait être célébrée dans la chapelle du château.

BOCKEL avait déjà amorcé la descente vers le château sur la petite route qui y conduit quand il aperçut la mitrailleuse et ses servants qui défendaient l'entrée du passage en sous-bois qui donne accès à la cour d'honneur; c'est là qu'il fit sa prouesse de haute voltige pour se sortir d'affaire. Il fila à fond de train, s'assura qu'il n'était pas suivi et vint me dire ce qu'il avait vu.

(A Suivre)